

« NOUS SOMMES DU MÊME SILENCE¹ »

La profondeur du silence chez Joséphine Bacon²

Daniel Chartier*

En littérature, et particulièrement dans les œuvres nordiques, le silence remplit plusieurs fonctions dans les textes. Loin d'être une absence de signe, il dénote au contraire une manière de communiquer et représente parfois même, notamment chez les Autochtones, une arme pour se défendre et résister au colonialisme. Dans son essai intitulé *Esthétique du Pôle Nord*, l'essayiste français Michel Onfray écrit : « Dans une civilisation à tradition orale, le silence pèse plus lourd que dans une civilisation à tradition écrite, donc bavarde³. » En revanche, le silence peut aussi être imposé par la force, dans une tentative de réduire, de taire ou de faire taire, parfois jusqu'à une culture entière.

À la base, le silence est un signe de l'immensité et de l'absence humaine ; il fait partie de l'ensemble formé de signes qui caractérise le Nord, tant du point de vue occidental – et aussi, inclusivement, québécois et nord-côtier – que du point de vue des cultures autochtones nordiques et arctiques⁴. Il peut renforcer certains lieux communs des territoires nordiques, les associant à des espaces vastes, éloignés et déshumanisés, caractérisés par le froid, la blancheur et la solitude. Il remplit à l'inverse une fonction positive, s'insérant dans un imaginaire du Nord qui se construit comme un lieu à la fois riche, sublime, hostile et où la nature, les animaux et les humains forment un ensemble interrelié. Cet aspect, mystérieux en quelque sorte, fait que le silence permet aux personnages de plonger dans une réflexion intérieure profonde ou même dans une expérience spirituelle. Le silence devient alors espace et temps : c'est celui de la profondeur, de la communion avec l'univers et, parfois, avec l'absolu. Comme tout signe d'un imaginaire, le silence exerce une double fonction, tout à fait opposée. Ces couples d'opposition des signes dévoilent la richesse de leur caractère par leur ambivalence, signe de la polysémie. Ainsi, le silence peut devenir un révélateur : oppressant plutôt qu'apaisant, il accentue une tension de l'expression littéraire. Les sons qui surgissent dans cet espace silencieux sont souvent perçus comme

des intrusions⁵, des signes de danger ou de menace. L'espace-temps du silence permet aussi une stratégie littéraire qui renforce la signification des rares sons qui le parcourent : le silence donne une importance particulière à chaque bruit. Dans un environnement où les sons sont rares, chacun est amplifié et prend une signification presque symbolique. Dans cet imaginaire, enfin, le silence impose une forme de comportement, d'écoute – « Le silence pour entendre⁶ », écrit Joséphine Bacon. Il dicte une manière de se comporter, poussant les sujets à l'introspection, à l'attention subtile à l'autre, voire à la retenue. Les vers suivants de Joséphine Bacon traduisent bien cette éthique : « un canot me conduit / à la rencontre des récits des Anciens / j'écoute le silence inquiet⁷ ».

L'œuvre de Joséphine Bacon se situe au cœur du phénomène contemporain de l'émergence de la littérature écrite innue et elle en est le phare.

Ainsi, le silence joue un rôle fondamental de langage dans la construction de l'espace littéraire et symbolique du Nord, parfois même un rôle de stratégie, créant à la fois une atmosphère de sérénité et de mystère tout en soulignant la fragilité de l'être humain face à la nature et l'humilité dont celui-ci doit faire preuve pour y faire face.

LA PROFONDEUR DE L'ŒUVRE DE JOSÉPHINE BACON

On dit d'une littérature écrite qu'elle prend pleinement forme lorsqu'une filiation s'établit entre les œuvres et les auteurs. Dans le cas de la littérature innue, le renvoi et les

rappels de l'une à l'autre autrice, d'An Antane Kapesh à Naomi Fontaine, de Joséphine Bacon à Natasha Kanapé Fontaine, de Joséphine Bacon à Marie-Andrée Gill et bien d'autres encore, témoignent d'une puissante émergence⁸ qui s'installe dans une antériorité bien plus ancienne que la publication de ces textes. Dans cet ensemble, l'œuvre de Joséphine Bacon occupe un rôle essentiel et fondateur : d'une part, par les liens que l'autrice valorise dans son œuvre avec les Aînés qu'elle a côtoyés avec les anthropologues et qui lui ont permis de rétablir une continuité de mémoire; d'autre part, comme pilier central de cette littérature, confirmé par la reconnaissance de son œuvre, tant de la part des autres autrices et auteurs innus que de celle des instances de l'institution littéraire. L'œuvre de Joséphine Bacon se situe au cœur du phénomène contemporain de l'émergence de la littérature écrite innue et elle en est le phare. Cette œuvre possède une rare profondeur : elle renvoie à des modes de pensée ancestraux tout en témoignant avec humilité de l'inconfort de se voir devenir soi-même une Aînée, alors qu'on ne connaît pas tout. Elle instaure devant le cycle de la vie et de la nature une posture de sérénité, de patience et de respect qui lui donne une valeur universelle.

LE SILENCE CHEZ JOSÉPHINE BACON

La poète innue Marie-Andrée Gill, en lignée directe avec Joséphine Bacon et sa cadette, écrit dans sa postface du recueil *Kau minuât. Une fois de plus* que les vers de Joséphine Bacon cherchent à créer des liens : « Les paroles de Joséphine [Bacon] ressemblent aux branches qui s'allongent chaque année : elles suivent leur cours, fluides, cherchant à créer de la relation et à attraper un peu de lumière là où elle se trouve⁹. » L'œuvre de Joséphine Bacon, aboutie, patiente et rigoureuse, se lie à la mémoire ancestrale des Innus et se tourne, en dialogue, vers les autres pour rétablir des liens brisés par le silence colonial, mais aussi par l'ignorance. Laure Morali raconte ainsi comment Joséphine Bacon a été forcée au silence, puis comment elle a repris la parole :

On a assis les enfants [innus] debout pour en faire des sédentaires, on les a empêchés de parler leur langue et d'honorer le Maître du caribou pour leur faire réciter des prières dans une langue étrangère. [...] Joséphine [Bacon] s'est réapproprié tout ce qu'on a voulu lui enlever pendant ses années de pensionnat, en collectant les récits des aînés auxquels elle sert souvent d'interprète¹⁰ [...]

L'imaginaire du Nord¹¹, auquel contribue la littérature innue du Nitassinan – parfois en en renversant les signes – s'appuie sur un certain nombre de caractéristiques (le froid, la blancheur, l'éloignement, la neige, la pluriculturalité,

l'horizontalité, l'éternité) parmi lesquelles on compte le silence. Le silence est à la fois l'un des signes du Nord, l'une de ses armes¹² et l'un de ses langages. Signe de l'absence, de la transcendance et de la relation holistique avec la nature, le silence induit dans les œuvres un espace de profondeur et d'« alentissement¹³ » noble, comme le proposait la poète québécoise Rina Lasnier.

Loin d'être une absence, le silence, dans sa poésie, est un signe de profondeur, un mode de transmission des savoirs et une stratégie littéraire qui renforce la parole.

Le silence parcourt intégralement l'œuvre de Joséphine Bacon, à tel point qu'on peut le considérer comme « constitutif » de cette dernière. Au fil des textes – et selon les périodes –, cette notion prend différentes formes. Il peut s'agir du langage du silence, soit de son usage comme mode de communication subtil et délicat avec l'autre, soit aussi d'un mode d'écoute de l'autre pour le laisser lentement s'exprimer (« Le silence pour entendre¹⁴ », écrit Joséphine Bacon). Ces pauses dans les mots ne sont pourtant pas toujours des absences de parole puisque le silence peut ainsi devenir un mode complet de communication. Il arrive cependant aussi que le silence soit imposé, et on entre alors dans le contexte de l'autochtonie coloniale et de la souffrance qui en découle. Ce silence violent signifie non pas un échange subtil, mais au contraire un outil de marginalisation et de répression qui conduit à la perte de la parole, à la rupture des transmissions intergénérationnelles et à un sentiment d'invisibilité et de déni de l'identité autochtone, ce dont témoignent bien ces vers tirés de *Bâtons à message. Tshissinuatshitakana* :

Silence
Je suis adoptée
Je suis maltraitée
Je suis orpheline¹⁵

Devant l'oppression, et malgré l'humilité de la poète, ce silence doit être brisé en ce sens qu'il ouvre la voie à la parole comme acte de résistance et de transmission. Alors les mots, les poèmes, la parole deviennent des outils de réappropriation identitaire, de résistance et de transmission nouvelle des récits et des savoirs ancestraux. La parole poétique de Joséphine Bacon tient lieu d'acte de résistance face à l'effacement culturel, elle est un moyen

de retrouver et de réaffirmer son identité, et un outil pour la transmission et la continuité des récits innus. S'instaure dès lors une éthique de la poésie innue, qui doit demeurer fidèle à la collectivité : « Tue-moi si je reste silencieuse quand on manque de respect à mon peuple¹⁶ », écrit Joséphine Bacon.

Enfin, le silence peut aussi s'allier, dans la toundra, à la parole, au son du tambour et aux voix des anciens. Il dévoile alors un cadre holistique qui décentre le rôle de l'humain face à la nature pour laisser à cette dernière toute la place, dans une relation spirituelle et de contemplation. Le silence, la parole et le rythme sacré du tambour deviennent les signes d'une connexion profonde avec la nature, les ancêtres et les éléments du monde, dans une forme d'harmonie et de respect qui dépasse les mots :

Ce soir Toundra
Écoute son silence

Bruit de pas
Rythme du cœur
Son de tambours¹⁷

Le silence, élément central de l'œuvre poétique de Joséphine Bacon, incarne un langage riche et pluriel qui traverse toute sa production littéraire. Il est à la fois un espace de communication subtile, un témoignage de l'oppression coloniale et un outil de connexion spirituelle avec la nature et les ancêtres. Loin d'être une absence, le silence, dans sa poésie, est un signe de profondeur, un mode de transmission des savoirs et une stratégie littéraire qui renforce la parole. Dans son œuvre, le silence devient un outil de résistance et de réappropriation identitaire. En réinscrivant la voix innue dans un monde qui a longtemps cherché à l'effacer, Joséphine Bacon transforme ce silence imposé en une parole poétique puissante, marquée par une profonde humilité et une forte conscience de l'héritage des Aînés. Par la poésie, elle brise les chaînes de l'invisibilité et contribue à restaurer les récits et les mémoires de son peuple. Ainsi, sa parole n'est pas seulement un moyen d'expression, mais aussi un acte de transmission et de guérison, une manière de rétablir la continuité interrompue des récits ancestraux.

UN LIEN ENTRE SILENCE ET PAROLE

L'importance de l'œuvre de Joséphine Bacon réside dans sa capacité à tisser un lien entre le passé et le présent, à travers le silence et la parole. Elle réaffirme la richesse de la culture innue tout en dépassant les frontières culturelles et linguistiques pour toucher à l'universel. Joséphine Bacon redonne ainsi une voix aux récits tus de son peuple,

tout en rappelant au lecteur la nécessité de l'écoute, de la patience et du respect envers la nature et les traditions. Son œuvre, portée par une éthique de la parole et du silence, se distingue comme une contribution essentielle au patrimoine littéraire mondial et à la reconnaissance des littératures autochtones du Nord. ■

* Daniel Chartier est professeur à l'Université du Québec à Montréal, titulaire de la Chaire UArctic sur l'imaginaire, les perceptions et les médiations de l'Arctique et directeur du Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique. Au cours des dernières années, il a publié une vingtaine de livres et une centaine d'articles sur la représentation du Nord, de l'Arctique et de l'hiver, les cultures québécoise, inuites et nordiques, le pluralisme culturel et l'esthétique de la réception.

Notes

1. Joséphine Bacon, *Kau minuat. Une fois de plus*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2023, p. 30.
2. Une version longue du présent article a été publiée dans la *Revue d'études autochtones*, sous le titre « Le silence dans la poésie de Joséphine Bacon », vol. 54, n° 1, 2026, p. 59-69.
3. Michel Onfray, *Esthétique du Pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002, p. 97.
4. Sur cette question, voir Daniel Chartier, « Du silence et des bruits. Le Nord est silencieux », *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, vol. 14, n° 1, 2013, p. 27-36.
5. Jérôme Sueur, *Histoire naturelle du silence*, Paris, Actes Sud, 2023. Dans cet ouvrage, le biologiste invite à réfléchir sur l'absence du silence dans nos sociétés et sur l'effet que cela produit.
6. Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2023, p. 32.
7. José Acquelin et Joséphine Bacon, *Nous sommes tous des sauvages*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, p. 41.
8. Voir à ce sujet l'essai de Myriam St-Gelais, *Une histoire de la littérature innue*, Montréal et Uashat, Imaginaire | Nord et Institut Tshakapesh, coll. « Isberg », 2022 et Daniel Chartier, « La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21^e siècle au Québec : une réinterprétation méthodologique du fait littéraire », *Revue japonaise d'études québécoises*, vol. 11, 2019, p. 27-48.
9. Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2023, p. 127.
10. Laure Morali, « Postface », dans Joséphine Bacon, *Bâtons à message. Tshissinuatshtakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, p. 134.
11. Voir à ce sujet Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal et Harstad (Norvège), Arctic Arts Summit et Imaginaire | Nord, coll. « Isberg », 2018.
12. L'un des personnages inuits du roman *Smilla et l'amour de la neige* de Peter Høeg (Paris, Seuil, coll. « Points », 1996, p. 31) dit : « Abandonner les Européens au silence est toujours une expérience intéressante. Pour eux, le silence est un vide dans lequel la tension augmente jusqu'à frôler la limite du supportable. »
13. Rina Lasnier, « Office du plus noble », *L'arbre blanc*, Montréal, L'Hexagone, 1966, p. 9.
14. Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2023, p. 32.
15. Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2009, p. 54.
16. Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2009, p. 84.
17. Joséphine Bacon, *Un thé dans la toundra. Nipishapui nete mushuat*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013, p. 34.